

# Cachez ce travail que je ne saurais voir...

**Gérard Mordillat**

*Romancier, cinéaste*

**J**e vais vous parler en cinéaste et en romancier. C'est-à-dire que je vais vous parler d'images et de mots.

Partons d'une idée simple.

Quelle est l'image que nous avons aujourd'hui du travail ? Ou, plus exactement, quelle image du travail nous renvoient le cinéma, la télévision, les médias, la production romanesque ?

Supposons que nous tombions de la lune et que nous voulions savoir ce qu'est la France à travers son imaginaire, à quoi s'occupent les hommes et les femmes. Comme nous avons une formation de sociologue, nous avons justement l'idée de prendre une année de production cinématographique et télévisuelle, un an de production romanesque et la collection complète des journaux et des magazines.

Qu'en déduirions-nous ?

Que la société française est majoritairement composée de policiers, de magistrats, de publicitaires, d'architectes, de journalistes et d'oisifs fortunés... Pour les femmes, c'est encore plus simple : celles qui ne sont pas dans la police ou la magistrature sont mères de familles ou *call-girls*, ce qui apparaît d'ailleurs souvent comme un emploi équivalent.

Conclusion de l'étude : les Français ne travaillent pas sinon dans la police ; ils sont riches et principalement occupés par leurs affaires de cœur et la gestion de leur patrimoine. Le travail est le vaisseau fantôme de l'imaginaire ; celui qui navigue au-dessus des écrans, petits et grands, et qui vogue de la même

manière dans tout ce qui s'écrit. Sur les sept cents ou huit cents livres qui paraissent chaque année, combien ont pour héros ou pour héroïne un ajusteur-outilleur, une conductrice Offset, une facturière, un verrier, une mécanicienne de précision ?

Comme dans le récit biblique, si vous parvenez à en trouver dix, le royaume des cieus vous est ouvert.

Il n'y en a pas, ou très peu...

Et si nous regardons les journaux, les éditions « papier » ou les journaux télévisés, quelle est l'image du travail qu'ils répercutent ?

Paradoxalement, la principale image du travail dans l'iconographie journalistique, c'est le chômage ! On montre les piquets de grève devant les usines ou les entreprises occupées (en s'intéressant rarement aux raisons de l'occupation, de la grève). Ensuite, ce sont les petits boulots, l'intérim, les CDD, le RMI ou le RSA... En tout cas, toujours une image déqualifiée et déqualifiante du travail.

Deux réflexions s'imposent :

- Ces images renvoient à une réalité sociale et économique ; aujourd'hui, en France, près de trois millions de personnes touchent le Smic voire moins. Ceux que l'on désigne comme « travailleurs pauvres » ; sous-entendu qu'il y aurait une « pauvreté » du travail, qu'il ne saurait être porteur d'intelligence, de culture, de savoir et serait donc, par nature, destiné à une population réputée depuis le XIX<sup>e</sup> siècle inculte, ignorante, illettrée, vouée à l'ivrognerie, la débauche et la révolte.
- Ces images déqualifiées et déqualifiantes du travail sont un outil de propagande des organisations patronales relayées par les politiques qui les soutiennent. Un outil de propagande pour promouvoir, à travers les médias possédés par les grands groupes industriels, l'emploi du futur tel que les organisations patronales l'appellent de leurs vœux : l'intermittence.

Qu'est-ce qu'un intermittent ?

C'est quelqu'un qui n'a pas d'autre horizon que la journée travaillée ; qui peut être embauché et débauché au jour le jour.

C'est-à-dire qui n'a pas de futur.

Mais pour que ce prototype devienne une règle commune, il faut qu'il n'ait pas de passé non plus. Donc il faut supprimer le Code du Travail et toutes les lois sociales qui protègent les salariés. Ce à quoi s'emploient activement le gouvernement actuel, sa majorité et ses obligés.

S'il n'y a plus de futur, plus de passé, que reste-t-il ?

Il reste un présent virtuel, un temps qui n'a de réalité que pour les donneurs d'ordres ayant à leur disposition une main-d'œuvre condamnée à lui obéir selon les nécessités du marché. Cette masse indistincte, sans qualification reconnue, disponible à merci, ce sont les fameuses « variables d'ajustement » que l'on peut supprimer d'un trait sur les bilans comptables, oubliant que der-

ri re cette opération financière il y a des hommes et des femmes dont la vie est ruin e.

C'est ici que se rejoint le point d'où je suis parti (l'image du travail), comment le travail disparaît du domaine de l'imaginaire et le point où je veux arriver : comment cet effacement du travail dans l'imaginaire doit accompagner sa disparition dans l'économie réelle pour que se réalise le grand fantasme patronal : faire de l'argent uniquement avec de l'argent, sans s'encombrer d'ouvriers, de salaires, de métiers, de syndicats, de Code du Travail, toutes ces vieilleries décrétées obsolètes aussi dépassées que la lutte des classes.

Molière aurait écrit : « cachez ce travail que je ne saurais voir »...

Je résume : disqualifier le travail pour le faire disparaître de l'imaginaire, pour l'écarter de l'intelligence et de la culture, promouvoir la conception patronale de l'emploi, supprimant le futur et le passé, livrant les salariés au dieu Profit. Voilà à quoi servent, consciemment ou inconsciemment, la production cinématographique, télévisuelle, romanesque, la presse écrite ou filmée des grands groupes industriels. Elles servent à inventer une réalité, à commander au temps.

Je voulais vous rendre sensibles à ce que les combats des salariés ne doivent pas se mener uniquement sur le terrain de l'entreprise mais qu'ils doivent se mener tout autant sur le terrain de l'écrit et de l'image.

Opposer sans cesse au virtuel le réel.